

Yima fils de Vivenghvat. Le poète antique chantait l'éclat du feu *brillant*; ce dernier mot devient le titre de *roi* : Yama comme Yima est nommé roi en effet; mais à ce point commence la séparation des deux cultes; Yima reste le roi des vivants, et Yama devient celui des morts. Le feu, centre et fondement de toute société, avait réuni autour de lui les hommes auparavant épars sur la terre; Yima est celui qui rassemble les hommes, qui sait les réunir (*hvanthwa*), comme l'a bien montré Lassen. Yama, le Dieu des morts, rassemble aussi les hommes, puisque tous doivent tomber sous son empire; et il semble que dans cette expression *saṃga-manam djanânâm*, « le rendez-vous des humains, » il y ait comme un pressentiment de cette grande image du Dieu des morts que nous offre l'antiquité classique. Ainsi plus on remonte haut, plus les différences s'effacent; ou pour m'exprimer plus exactement, à mesure que l'on pénètre plus avant dans les origines des croyances indiennes et iraniennes, aujourd'hui si éloignées les unes des autres, on voit disparaître graduellement les différences qui les séparent. Les idées et la langue des Vêdas forment comme un point central, d'où sortent en divergeant et les idées dont nous n'avons qu'une expression profondément modifiée dans le Zend-Avesta, et celles qui se sont développées dans l'Inde avec une liberté dont on ne doit pas méconnaître la puissance, quoiqu'elle n'ait produit dans les temps modernes que des systèmes où manquent quelquefois l'harmonie et la clarté.

Ce serait ici le lieu d'entrer dans l'examen des familles royales dont Vâivasvata est le chef; mais il est aisé de comprendre que je ne pourrais, sans sortir des limites de cette préface, signaler et encore moins résoudre toutes les questions auxquelles donne lieu la suite de ces familles. Il faudrait pour jeter sur ce sujet toutes les lumières désirables, posséder non-seulement la totalité